This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

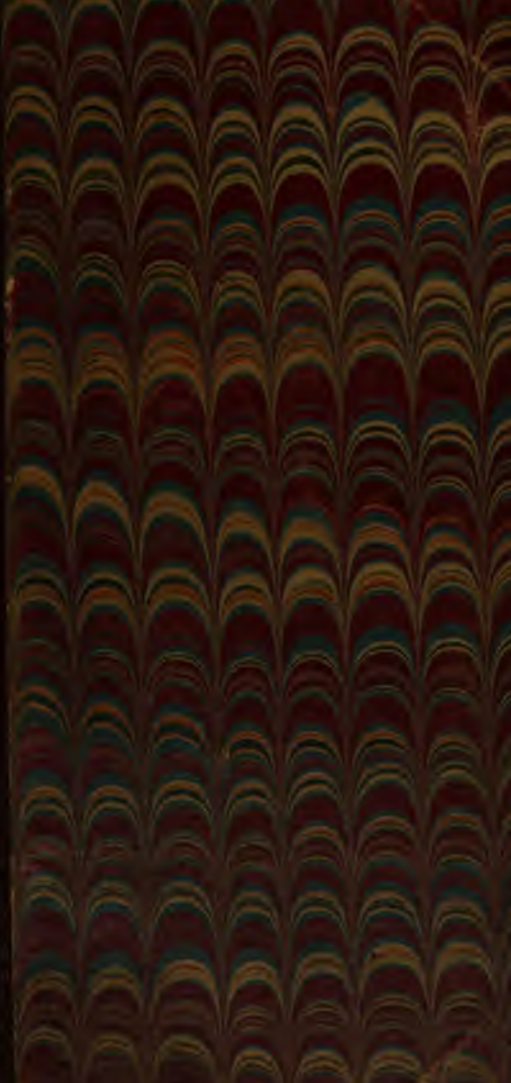
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



~~MS. 99 a. 7~~
ST. GILES, OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. III A. 1425
~~G/U 3516 A.1~~

POINT
DE
Lendemain

CONTE

PAR VIVANT DENON

Réimprimé sur le texte original de 1777
et
orné de fleurons spéciaux dessinés par Marillier

NOTICE

PAR A. P.-MALASSIS

PARIS
Isidore LISEUX, Éditeur
Rue Bonaparte, n° 2
1876

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
13 DEC 1951
OF OXFORD
LIBRARY

TU PENSES
JŒUVRE
C. MOTTEROZ

POINT
DE LENDEMAIN

POINT
DE
LENDEMAIN
CONTE
DÉDIÉ A LA REINE

PARIS
Isidore LISEUX, Éditeur
Rue Bonaparte, n° 2
1876

Ce petit conte, *Point de lendemain,* le seul, suivant Sainte-Beuve, vraiment délicat (1) dans le genre érotique, était-il de Dorat ou de Denon ? Les avis étaient partagés, lorsque la question fut posée dans le journal *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux* (2). Elle y a été aussi résolue,

(1) *Portraits littéraires;* Paris, Didier, 1852, t. 1, p. 451.

(2) N° 1 du 15 Janvier 1864.

et d'une façon décisive, par M. E. Gallien (1). Voici en substance son intéressant travail.

La première publication de *Point de lendemain* remonte à 1777, dans le numéro de juin des *Mélanges littéraires ou Journal des Dames, dédié à la Reine* (2). Il parut en tête de ce numéro, et était signé des initiales M. D. G. O. D. R; c'est à dire : M. Denon, gentilhomme ordinaire du Roi. Dorat, rédacteur en chef, mit en note que la rédaction de ce conte lui avait « *paru* piquante, spirituelle et originale. »

(1) Nos 17 et 18 des 20 et 31 Octobre 1864.

(2) Paris, veuve Thiboust, in-12. Le premier numéro de ce journal mensuel est de mars 1777 ; le dernier de juin 1778. Dorat le céda alors à Panckoucke qui en réunit les souscriptions au *Mercure de France.*

C'était dire en même temps qu'elle n'était pas de lui.

Le même Dorat fit réimprimer, en 1780, *Point de lendemain*, dans le *Coup d'œil sur la littérature* (1), recueil de productions qui lui étaient personnelles, mêlées à celles de divers gens de lettres. Il l'empruntait aux *Mélanges littéraires*, et en convenait, mais les initiales M. D. G. O. D. R. ne reparurent pas. Denon alors secrétaire d'ambassade à Naples, pouvait se peu soucier de voir son nom dévoilé, ou seulement rappelé, dans le monde littéraire, à propos d'une production légère, abandonnée à la discrétion d'un ami.

(1) *Coup d'œil sur la littérature, ou Collection de différents ouvrages tant en prose qu'en vers*, en deux parties, par M. Dorat; Amsterdam et Paris, 1780, in-8.

Point de lendemain reparut une seconde fois, en 1780, dans un tome de la collection des Œuvres de Dorat, en tête duquel figurent les *Lettres d'une chanoinesse de Lisbonne* (1). Cet écrivain venait de mourir. Son éditeur dit en note que ce conte était tiré du *Coup d'œil sur la littérature.*

La suppression des initiales du nom et du titre de Denon à partir de la seconde publication, son éloignement de Paris, la mort de son ami, toutes ces circonstances s'étaient réunies pour qu'en moins de trois ans, Dorat, d'éditeur, se trouvât transformé en auteur de *Point de lendemain,* pour son libraire, pour le public, et pour sa famille. Un correspondant de *l'Intermédiaire*

(1) Paris, Delalain, 1780, in-8.

en a signalé une troisième réimpression, à la date de 1802, dans une édition partielle de Dorat, procurée, à ce qu'il semble, par un de ses proches parents (1).

Que Denon, auteur, et héros, d'un conte charmant, l'ait oublié tout à fait durant trente ans et plus, on en peut douter; mais l'occasion de le tirer, de le sauver du fatras des recueils de Dorat lui manqua sans doute.

(1) *L'Intermédiaire*, n° 57 du 10 mai 1866 : — *Les Cinq aventures, ou contes nouveaux en prose, par Dorat;* Paris, Delalain, an X (1802), in-32 avec une planche de Jehotte dont le sujet est emprunté à *Point de lendemain* intitulé dans ce recueil *les Trois infidélités ou l'Envieuse par amour*. Un avertissement de l'éditeur dit « qu'un parent de M. Dorat remplit les intentions de cet aimable auteur, en publiant ce recueil sous la forme qu'il s'était proposé de lui donner peu avant sa mort. »

Elle se présenta, suivant Balzac, en 1812, ensuite d'un dîner chez le prince Lebrun, où la conversation avait dérivé sur « le chapitre intarissable des ruses féminines. » L'aventure personnelle qui fait le sujet de *Point de lendemain* pouvait s'y placer agréablement; Denon la raconta — il racontait très-bien — et donna ensuite à réimprimer son conte, anonyme, mais avec son chiffre, mais revu et corrigé, pour en faire don aux convives des deux sexes qu'il avait tenus sous le charme de son récit (1).

(1) *Point de lendemain*, conte; Paris, P. Didot l'aîné, 1812, in-18 de 54 p. papier vélin. On croit que l'édition fut tirée à 25 ou 30 exemplaires. Il en existe un sur peau de vélin. C'est M. Gallien qui a remarqué sur l'exemplaire de dépôt, à la Bibliothèque nationale, qu'au dessous de l'épigraphe du titre : « La lettre tue, et l'esprit vivifie, » se trouve un monogramme formé des initiales des noms de l'auteur : V. D. (Vivant Denon).

C'est cette première édition originale en volume, communiquée par Dubois, chirurgien de Napoléon Ier, que Balzac a reproduite en partie dans sa *Physiologie du mariage,* en la défigurant et l'alourdissant quelque peu par des corrections maladroites (1).

(1) Balzac prétendait tenir du chirurgien Dubois les circonstances déterminantes de la publication de *Point de lendemain,* en 1812, de même que son exemplaire, numéroté 24, disait-il, quoique les exemplaires ne soient pas numérotés; mais lui-même a pris la peine d'infirmer la vérité de la mise en scène du dîner chez le prince Lebrun. Dans les deux premières éditions de la *Physiologie du mariage* (1829, 1834) il montre Denon racontant. Dans les éditions suivantes, Denon tire un petit volume de sa poche pour en donner lecture; imagination saugrenue! Balzac, il est vrai, avait appris entre temps que *Point de lendemain* se trouvait dans les œuvres de Dorat; cela pouvait faire l'objet d'une note. Mais en dénaturant, d'une édition à l'autre, le témoignage de Dubois, dans un

Une seconde et jolie édition, très-soignée, du texte de 1812, a été donnée à Strasbourg, en 1862 (1), avant que M. Gallien eût signalé la première publication, avec initiales, dans les *Mélanges littéraires*. L'éditeur, dans sa préface, tient pour Dorat, et vraiment il était naturel de pencher pour lui, et de souhaiter que ce littérateur aimable se sauvât par ce petit chef-d'œuvre, plutôt que de *planche en*

détail essentiel, il l'a annulé. Il reste que Denon a jugé à propos de réimprimer son conte en 1812, voilà tout.

(1) *Point de lendemain*, conte; Strasbourg, Ve Berger-Levrault, 1862, in-12, XXIV-47 p. — imprimé aux frais de M. Ch. Mehl, et tiré à 85 ex. — L'édition de *Point de lendemain, conte, par Vivant Denon, suivi de la Nuit merveilleuse*; Paris, (Bruxelles, imp. H. Briard), 1866, in-16, VIII-126 p., avec eau-forte frontispice anonyme de M. F. Rops, a été faite sur cette édition de Strasbourg.

planche, comme le disaient méchamment ses contemporains, par allusion aux vignettes qui surchargent ses livres.

Enfin, le texte original, le bon texte, de 1777, a été reproduit pour la première fois, en 1866, précédé de la *Dissertation sur la question de savoir quel est l'auteur du conte* POINT DE LENDEMAIN, par M. E. Gallien (1). En se réimprimant, Denon s'était appliqué à rendre son style plus simple, à lui enlever le vernis mythologique qui donnait une date littéraire au récit de sa bonne fortune ; ces amendements étaient à regretter. La première typographie des *Mélanges*, où les majuscules donnent à certains mots une emphase voulue : Comte

(1) *Point de lendemain*, conte ; Paris, Leclère 1866 ; Lyon, imp. de Louis Perrin, in-8, 84 p. en tout.

Nature, Déesse, Temple, était également à restituer, aussi bien que l'emploi de l'italique pour quelques néologismes. Cela s'est fait dans l'édition de 1866, et avec encore plus de scrupules dans celle-ci où le texte de 1777 a été de même adopté. Pour la *Dissertation* de M. E. Gallien, il suffit de l'avoir résumée.

Denon a comme artiste de plus sérieux titres à l'attention de la postérité que Dorat comme écrivain; néanmoins son conte ne lui sera pas inutile : il a bien fait de se le rappeler. Dans moins d'un demi-siècle, peut-être, un lettré que *Point de lendemain* aura mis en goût de curiosité sur son auteur, recourant aux biographies, y apprendra que Denon fut, sous le premier empire, directeur général des Musées, et

à ce titre chargé de choisir à l'étranger les chefs-d'œuvres des arts, trophées de nos victoires, qui ne devaient pas nous rester; que l'idée de la Colonne lui appartient et qu'il en dirigea tout le travail, qu'il a fourni les sujets de l'histoire numismatique de Napoléon Ier, et laissé un beau livre sur les arts du dessin; qu'il avait projeté pour la place de la Bastille un éléphant colossal, commémoratif de l'expédition d'Egypte; etc., etc., etc. Le comte de Caylus est plus connu de nos jours par ses *Œuvres badines* que par son *Recueil d'antiquités*. Otez au président de Brosses les *Lettres familières écrites d'Italie*, et ses grands travaux d'érudition et de traduction courent le risque de n'être jamais rappelés. Avoir écrit *Point de lendemain*, ce n'est pas beaucoup, c'est quelque chose;

c'est de quoi juste se survivre, comme le héros brillant, rapide, à jamais envié, de l'amour fortuit.

L'auteur de la notice en tête des *Monuments des arts du dessin* (1), dit que *Point de lendemain* fut le résultat d'une gageure de société. Denon avait prétendu que « sans employer de mots obscènes, on pouvait raconter avec vérité certaines scènes de l'amour heureux. »

Il gagna sa gageure contre les idées, et aussi, faut-il le dire? contre le goût de son temps, qui protesta contre sa preuve. On

(1) *Monuments des arts du dessin chez les peuples tant anciens que modernes,* recueillis par le baron Vivant Denon ; Paris, 1829, 4 vol. in-fol. Ouvrage publié après la mort de Denon, par les soins de son neveu Brunet-Denon et de Amaury Duval.

a signalé deux amplifications libertines de *Point de lendemain* (1); l'auteur qui ne les ignorait pas, a emprunté à l'une d'elles, pour sa réimpression de 1812, une phrase à sa convenance.

La décoration des *Mélanges littéraires ou Journal des Dames*, plus que modeste, rapprochée de celle à outrance des *Baisers*

(1) *L'Héroïne libertine ou la Femme voluptueuse* ; s. l. n. d., in-18 de 104 p. Le texte n'occupe que 90 p. : le reste (14 p.) est rempli par des ariettes libres ; frontispice libre (*Intermédiaire* n° 57 du 10 mai 1866).

La Nuit merveilleuse ou le Nec plus ultra du plaisir, avec figures analogues. Partout et nulle part, in-12, 122 p. Les figures n'ont pas trait au texte ; l'impression paraît être des dernières années du XVIIIe siècle. C'est dans cette imitation libre que M. Ch. Mehl a remarqué une phrase qui se retrouve dans l'édition de *Point de lendemain* de 1812.

et des *Fables* de Dorat, n'en fait pas moins d'honneur à ce poëte-imagier. Elle se compose de deux pièces, sans plus, et offre dans sa sobriété un caractère d'art et une intention historique, l'un et l'autre à remarquer. Nous relevons, à bon droit, pour en parer le conte de Denon, le charmant fleuron de titre, et l'en-tête de chapitre auxquels Marillier et le bon graveur en bois Beugnet ont mis leurs noms.

Le portrait de la Reine était l'ornement obligé d'un recueil publié sous ses auspices, et rien ne se peut imaginer de plus aimable, dans le style dit Louis XVI, que ce médaillon de profil, enguirlandé de roses et porté par des amours volants. L'amoureux en-tête aux deux « oiseaux de Vé-

nus » (voir p. 3) demande un commentaire discret.

En mars 1777, lorsque Dorat fit paraître le premier numéro des *Mélanges*, la France se fatiguait d'espérer la fécondité de l'union du Dauphin, devenu le Roi, avec la fille de Marie-Thérèse. Depuis sept ans, à propos de cette question vitale dans ses mœurs monarchiques, la nation avait passé par l'étonnement, l'impatience, l'inquiétude, et en était venue à une sorte d'irritation. Les imaginations affolées tournaient autour de l'oreiller royal, anxieuses de ce qui pouvait s'y passer. Dorat, bon Français, en dédiant à la Reine le *Journal des Dames*, voulut aussi faire montre de sa ferveur dynastique, et imagina cette allégorie parlante d'un tourtereau et de

sa colombelle, à une lucarne pavoisée de roses, flanquée de carquois inépuisables, sur un semis de fleurs de lis, se becquetant incessamment d'amour tendre. Emblème engageant, et tel que les contemporains le pouvaient agréer du poëte lyrique qu'ils se plaisaient à qualifier d'Ovide français; mais comme on le sait aujourd'hui, il ne s'agissait pas en cette affaire de preuves d'amour réitérées : le Roi et la Reine n'en étaient pas encore là.

De mars à décembre 1777, l'en-tête aux deux tourtereaux, s'ébattant sur les fleurs de lis, à la première page de chaque numéro du *Journal des Dames*, renouvela à la Reine les espérances et les vœux de Dorat, de ses rédacteurs et de ses abonnées. En janvier 1778, il disparaît, comme

désormais sans motif. Marie-Antoinette venait de faire savoir : « qu'enfin elle était reine de France » et qu'elle espérait bientôt avoir des enfants.

Aujourd'hui cette vive image a perdu le sens historique précis que nous venons de lui restituer par un léger effort d'érudition, et se peut appliquer, d'une façon générale, à toute production galante du temps, et surtout à *Point de lendemain*.

A. P.-MALASSIS.

POINT
DE LENDEMAIN

CONTE

La narration de ce Conte m'a paru piquante, spirituelle et originale. Le fond d'ailleurs en est vrai, et il est bon, pour l'histoire des mœurs, de faire contraster quelquefois avec les femmes intéressantes dont ce siécle s'honore, celles qui s'y distinguent par l'aisance de leurs principes, la folie de leurs idées et la bizarrerie de leur caractère.

Note de Dorat.

POINT DE LENDEMAIN

CONTE

La Comtesse de *** me prit sans m'aimer, continua Damon : elle me trompa. Je me fâchai, elle me quitta : cela étoit dans l'ordre. Je l'aimois alors, et, pour me venger mieux, j'eus le caprice de la *ravoir*, quand à mon tour,

je ne l'aimai plus. J'y réussis et lui tournai la tête : c'est ce que je demandois. Elle étoit amie de Madame de T*** qui me lorgnoit depuis quelque tems, et sembloit avoir de grands desseins sur ma personne. Elle y mettoit de la suite, se trouvoit partout où j'étois, et menaçoit de m'aimer à la folie, sans cependant que cela prît sur sa dignité et sur son goût pour les décences ; car, comme on le verra, elle y étoit scrupuleusement attachée.

Un jour que j'allois attendre la Comtesse dans sa loge à l'Opéra, j'arrivai de si bonne heure, que j'en avois honte : on n'avoit pas commencé. A peine entrois-je, je m'entends appeler de la loge d'à-côté. N'étoit-ce pas encore la décente Madame de T*** ! Quoi ! déjà, me dit-on, quel désœu-

vrement ! Venez donc près de moi. J'étois loin de m'attendre à tout ce que cette rencontre alloit avoir de romanesque et d'extraordinaire. On va vîte avec l'imagination des femmes ; et dans ce moment, celle de Madame de T*** fut singulièrement inspirée. Il faut, me dit-elle, que je vous sauve du ridicule d'une pareille solitude ; il faut.... l'idée est excellente ; et, puisque vous voilà, rien de plus simple que d'en passer ma fantaisie. Il semble qu'une main divine vous ait conduit ici. Auriez-vous par hasard des projets pour ce soir ? Ils seroient vains, je vous en avertis : je vous enlève. Laissez-vous conduire, point de questions, point de résistance.... Abandonnez-vous à la Providence ; appelez mes gens. Vous êtes un homme *unique*, *délicieux*. Je me prosterne.... On me presse de descendre,

j'obéis. J'appelle, on arrive. Allez chez Monsieur, dit-on à un domestique; avertissez qu'il ne rentrera point ce soir.... Puis on lui parle à l'oreille, et on le congédie. Je veux hasarder quelques mots; l'Opéra commence, on me fait taire : on écoute, ou l'on fait semblant d'écouter. A peine le premier acte est-il fini, qu'on apporte un billet à Madame de T***, en lui disant que tout est prêt. Elle sourit, me demande la main, descend, me fait entrer dans sa voiture, donne ses ordres, et je suis déjà hors de la ville, avant d'avoir pu m'informer de ce qu'on vouloit faire de moi.

Chaque fois que je hasardois une question, on répondoit par un éclat de rire. Si je n'avois bien su qu'elle étoit femme à grande passion, et que dans

l'instant même elle avoit une inclination bien reconnue, inclination dont elle ne pouvoit ignorer que je fusse instruit, j'aurois été tenté de me croire en bonne fortune : elle étoit également instruite de la situation de mon cœur; car la Comtesse de*** étoit, comme je l'ai déjà dit, l'amie intime de Madame de T***. Je me défendis donc toute idée présomptueuse, et j'attendis les événemens. Nous relayâmes et repartîmes comme l'éclair. Cela commençoit à me paroître plus sérieux. Je demandai avec plus d'instance jusqu'où me mèneroit cette plaisanterie. Elle vous mènera dans un très-beau séjour; mais devinez où? je vous le donne en mille..... Chez mon mari. Le connoissez-vous? — Pas du tout. — Eh bien! moi, je le connois un peu, et je crois que vous en serez content : on nous

réconcilie. Il y a six mois que cela s'arrange, et il y en a un que nous nous écrivons. Il est, je pense, assez galant à moi d'aller le trouver. — Oui; mais, s'il vous plaît, que ferai-je là, moi? A quoi puis-je être bon! — Ce sont mes affaires. J'ai craint l'ennui d'un tête-à-tête : vous êtes aimable, et je suis bien aise de vous avoir. — Prendre le jour d'un raccommodement pour me présenter! cela me paroît bizarre. Vous me feriez croire que je suis sans conséquence, si à vingt-cinq ans on pouvoit l'être. Ajoutez à cela l'air d'embarras qu'on apporte à une première entrevue. En vérité, je ne vois rien de plaisant pour tous les trois à la démarche où vous vous engagez. — Ah! point de morale, je vous en conjure; vous manquez l'objet de votre emploi. Il faut m'amuser, me distraire, et non me prêcher.

Je la vis si décidée, que je pris le parti de l'être au moins autant qu'elle. Je me mis à rire de mon personnage. Nous devînmes très-gais, et je finis par trouver qu'elle avoit raison.

Nous avions changé une seconde fois de chevaux. Le flambeau mystérieux de la nuit éclairoit un ciel pur d'un demi-jour très-voluptueux. Nous approchions du lieu où alloit finir le tête-à-tête. On me faisoit, par intervalles, admirer la beauté du paysage, le calme de la nuit, le silence touchant de la Nature. Pour admirer ensemble, comme de raison, nous nous penchions à la même portière; le mouvement de la voiture faisoit que le visage de Madame de T*** et le mien s'entretouchoient. Dans un choc imprévu elle me serra la main, et moi, par le plus grand hasard

du monde, je la retins entre mes bras. Dans cette attitude, je ne sais ce que nous cherchions à voir. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les objets commençoient à se brouiller à mes yeux, lorsqu'on se débarrassa de moi brusquement, et qu'on se rejetta au fond du carrosse. Votre projet, dit-on, après une rêverie assez profonde, est-il de me convaincre de l'imprudence de ma démarche ? Je fus embarrassé de la question : Des projets.... avec vous.... quelle duperie ! Vous les verriez venir de trop loin ; mais un hasard, une surprise..... cela se pardonne. — Vous avez compté là-dessus, à ce qu'il me semble ?

Nous en étions là sans presque nous apercevoir que nous entrions dans l'avant-cour du château. Tout étoit éclairé, tout annonçoit la joie, excepté

la figure du Maître, qui étoit rétive à l'exprimer. Un air languissant ne montroit en lui le besoin d'une réconciliation que pour des raisons de famille. La bienséance l'amena cependant jusqu'à la portière. On me présente, il offre la main, et je suis, en rêvant à mon personnage passé, présent et à venir. Je parcours des salons décorés avec autant de goût que de magnificence; car le maître de la maison raffinoit sur toutes les recherches du luxe. Il s'étudioit à ranimer les ressources d'un physique éteint par des images de volupté. Ne sachant que dire, je me sauvai par l'admiration. La Déesse s'empresse de faire les honneurs du Temple, et d'en recevoir les complimens. Vous ne voyez rien, me dit-elle ; il faut que je vous mène à l'appartement de Monsieur. — Eh ! Madame,

il y a cinq ans que je l'ai fait défaire. — Ah ! ah ! dit-elle, en songeant à autre chose. Je pensai éclater de rire en la voyant si bien au courant de ce qui se passoit chez elle. A souper, ne voilà-t-il pas qu'elle s'avise encore d'offrir à Monsieur du veau de rivière, et que Monsieur lui répond : Madame, il y a trois ans que je suis au lait. — Ah ! ah ! répondit-elle encore. Qu'on se peigne une conversation entre trois êtres si étonnés de se trouver ensemble !

Le soupé finit. J'imaginois que nous nous coucherions de bonne heure; mais je n'imaginois bien que pour le mari. En rentrant dans le salon : Je vous sais gré, Madame, dit-il, de la précaution que vous avez eu d'amener Monsieur. Vous avez jugé que j'étois

de méchante ressource pour la veillée, et vous avez bien jugé, car je me retire. Puis, se tournant de mon côté, d'un air assez ironique : Monsieur voudra bien me pardonner, et se charger de faire ma paix avec Madame. Alors il nous quitta.

Nous nous regardâmes, et pour se distraire des idées que cette retraite occasionnoit, Madame de T*** me proposa de faire un tour sur la terrasse, en attendant que les gens eussent soupé. La nuit étoit superbe: elle laissoit entrevoir les objets, et sembloit ne les voiler que pour donner plus d'essor à l'imagination. Le château, ainsi que les jardins appuyés contre une montagne, descendoient en terrasse jusque sur les rives de la Seine qui les bornoit par son cours, dont les

sinuosités multipliées formoient de petites isles agrestes et pittoresques, qui varioient les tableaux et augmentoient le charme du lieu.

Ce fut sur la plus longue de ces terrasses que nous nous promenâmes d'abord : elle étoit couverte d'arbres épais. On s'étoit remis de l'espèce de persiflage qu'on venoit d'essuyer, et tout en se promenant, on me fit quelques confidences. Les confidences s'attirent, j'en faisois à mon tour, et elles devenoient toujours plus intimes, plus intéressantes. Il y avoit long-tems que nous marchions. Elle m'avoit d'abord donné son bras, ensuite ce bras s'étoit entrelacé, je ne sais comment, tandis que le mien la soulevoit et l'empêchoit presque de poser à terre. L'attitude étoit agréable, mais fatiguante à la longue, et

nous avions encore bien des choses à nous dire. Un banc de gazon se présente; on s'y assied sans changer d'attitude. Ce fut dans cette position que nous commençâmes à faire l'éloge de la confiance, de son charme et de ses douceurs. Eh! me dit-elle, qui peut en jouir mieux que nous, avec moins d'effroi? Je sais trop combien vous tenez au lien que je vous connois, pour avoir rien à redouter auprès de vous. Peut-être vouloit-elle être contrariée; je n'en fis rien. Nous nous persuadâmes donc mutuellement qu'il étoit comme impossible que nous puissions jamais nous être autre chose que ce que nous nous étions alors. — J'appréhendois cependant que la surprise de tantôt n'eût effrayé votre esprit. — Oh! je ne m'alarme pas si aisément. — Je crains cependant qu'elle ne vous

ait laissé quelques nuages. — Que faut-il donc pour vous rassurer? — Vous le pouvez. — Eh! comment? — Vous ne devinez pas? — Mais je souhaite d'être éclaircie. — J'ai besoin d'être sûr que vous me pardonniez. — Pour cela, que faut-il? — M'accorder franchement, à l'heure même, ce baiser surpris tantôt par hazard, et qui a paru vous effaroucher. — Que ne parliez-vous : je le veux bien; vous seriez trop fier, si je le refusois. Votre amour-propre vous feroit croire que je vous crains. On voulut prévenir mes illusions; j'eus le baiser.

Il en est des baisers comme des confidences, ils s'attirent, ils s'accélèrent, ils s'échauffent les uns par les autres. En effet, le premier ne fut pas plutôt donné, qu'un second le suivit, puis un

autre; ils se pressoient, ils entrecoupoient la conversation, ils la remplaçoient; à peine enfin laissoient-ils aux soupirs la liberté de s'échapper. Le silence vint, on l'entendit, (car on entend quelquefois le silence), il effraya. Nous nous levâmes sans mot dire, et recommençâmes à marcher. Il faut rentrer, dit-elle, l'air du soir ne vous vaut rien. — Je le crois moins dangereux pour vous, lui répondis-je. — Oui... je suis moins susceptible qu'une autre; mais n'importe, rentrons. — C'est par égard pour moi, sans doute... Vous... vous voulez me défendre contre le danger des impressions d'une telle promenade, et des suites fatales qu'elle pourroit avoir pour moi seul? — C'est donner beaucoup de délicatesse à mes motifs. Je le veux bien comme cela..: Mais, rentrons, je l'exige. (Pro-

pos gauches qu'il faut passer à deux êtres qui s'efforcent de prononcer, tant bien que mal, tout autre chose que ce qu'ils ont à dire). Elle me força à reprendre le chemin du château.

Je ne sais, je ne savois du moins si ce parti étoit une violence qu'elle se faisoit, si c'étoit une résolution bien décidée, ou si elle partageoit le chagrin que j'avois de voir terminer ainsi une scène aussi agréablement commencée; mais, par un mutuel instinct, nos pas se ralentissoient, et nous cheminions tristement, mécontens l'un de l'autre et de nous-mêmes. Nous ne savions ni à qui ni à quoi nous en prendre. Nous n'étions ni l'un ni l'autre en droit de rien exiger, de rien demander : nous n'avions pas seulement la ressource d'un reproche. De sorte que tous nos

sentimens restoient renfermés et contraints au fond de nos cœurs. Qu'une querelle m'auroit soulagé! mais où la prendre? Cependant nous approchions, occupés en silence de nous soustraire au devoir que nous nous étions imposé si maladroitement.

Nous étions à la porte fatale, lorsqu'enfin Madame de T*** parla: Je ne suis guère contente de vous... Après la confiance que je vous ai montrée, il est mal à vous de ne m'en accorder aucune. Voyez si, depuis que nous sommes ensemble, vous m'avez dit un mot de la Comtesse. Il est pourtant si doux de parler de ce qu'on aime! et vous ne pouvez douter que je ne vous eusse écouté avec intérêt. C'étoit bien le moins que j'eusse pour vous cette complaisance, après avoir risqué de

vous priver d'elle. — N'ai-je pas le même reproche à vous faire, et n'auriez-vous point paré à bien des choses, si au lieu de me rendre confident d'une réconciliation avec un mari, vous m'aviez parlé d'un choix plus convenable, d'un choix... — Damon... Je vous arrête... songez qu'un soupçon seul nous blesse. Pour peu que vous connoissiez les femmes, vous savez qu'il faut les attendre sur les confidences... Revenons. Où en êtes-vous avec la Comtesse? Vous rend-on bien heureux? Ah! je crains le contraire : cela m'afflige; je m'intéresse si tendrement à vous! oui, Monsieur, je m'y intéresse... plus que vous ne pensez peut-être. — Eh! pourquoi donc, Madame, vouloir croire avec le public ce qu'il s'amuse à grossir, à circonstancier, l'intimité de la Comtesse avec moi? — Épar-

gnez-vous la feinte; je sais sur votre compte tout ce que l'on peut savoir. La Comtesse est moins mystérieuse que vous. Les femmes de son genre sont prodigues des secrets de leurs adorateurs, surtout lorsqu'une tournure discrète comme la vôtre pourroit leur dérober leurs triomphes. Je suis loin de l'accuser de coquetterie; mais une prude n'a pas moins de vanité qu'une coquette. Parlez-moi franchement: n'êtes-vous pas souvent la victime de ce genre de caractère? Parlez, parlez. — Mais, Madame, vous vouliez rentrer... et l'air... — Il a changé.

Elle avoit repris mon bras, et nous recommencions à marcher, sans que je m'aperçusse de la route que nous prenions. Ce qu'elle venoit de me dire de l'Amant que je lui connoissois, ce

qu'elle me disoit de la Maîtresse qu'elle me savoit, ce voyage, la scène du carrosse, celle du banc de gazon, la situation, l'heure, tout cela me troubloit; j'étois tour-à-tour emporté par l'amour-propre ou les désirs, et ramené par la réflexion. J'étois d'ailleurs trop ému pour me faire un plan, et prendre de certaines résolutions. Tandis que j'étois en proie à des mouvemens si étranges, elle avoit toujours continué de parler, et toujours de la Comtesse; et mon silence avoit paru confirmer tout ce qu'il lui plaisoit d'en dire. Quelques traits qui lui échappèrent me firent pourtant revenir à moi.

Comme elle est fine, disoit-elle, qu'elle a de grâces! Une perfidie entre ses mains prend l'air d'une gaîté. Une infidélité paroît un effort de raison, un

sacrifice à la décence. Point d'abandon. Toujours aimable, rarement tendre, et jamais vraie; galante par caractère, prude par système, vive, prudente, adroite, étourdie, sensible, savante, coquette et philosophe, c'est un Protée pour les formes, c'est une Grâce pour les manières; elle attire, elle échappe. Combien je lui ai vu faire de personnages! Entre nous, que de dupes l'environnent! Comme elle s'est moquée du Baron!... Que de tours elle a joués au Marquis! Lorsqu'elle vous prit, c'étoit pour distraire deux rivaux trop imprudens, et qui étoient sur le point de faire un éclat. Elle les avoit trop manégés, ils avoient eu le temps de l'observer; ils auroient fini par la convaincre. Mais elle vous mit en scène, les occupa de vos soins, les amena à des recherches nouvelles, vous déses-

péra, vous plaignit, vous consola, et vous fûtes contens tous quatre. Ah! qu'une femme adroite a d'empire sur vous! Et qu'elle est heureuse lorsqu'à ce jeu-là elle affecte tout, et n'y met jamais du sien! Madame de T*** accompagna cette dernière phrase d'un soupir très-intelligent, et fait pour être décisif. C'étoit le coup de maître.

Je sentis qu'on venoit de m'ôter un bandeau de dessus les yeux, et ne vis point celui qu'on y mettoit. Je fus frappé de la vérité du portrait. Mon amante me parut la plus fausse de toutes les femmes, et je crus tenir l'être sensible. Je soupirai aussi, sans savoir à qui s'adressoit ce soupir, sans démêler si le regret ou l'espoir l'avoit causé. On parut fâchée de m'avoir affligé, et de s'être laissée empor-

ter trop loin dans une peinture qui pouvoit paraître suspecte, étant faite par une femme.

Je ne concevois rien à tout ce que j'entendois. Nous suivions, sans nous en douter, la grande route du sentiment, et la reprenions de si haut, qu'il étoit impossible d'entrevoir le terme du voyage. Après beaucoup d'écarts, presque méthodiques, on me fit apercevoir, au bout d'une terrasse, un pavillon qui avoit été le témoin des plus doux momens. On me détailloit sa situation, son ameublement. Quel dommage de n'en avoir pas la clef! Tout en causant, nous approchions. Il se trouva ouvert; il ne lui manquoit plus que la clarté du jour. Mais l'obscurité pouvoit aussi lui prêter quelques charmes. D'ailleurs, je savois combien étoit

charmant l'objet qui devoit l'embellir.

Nous frémîmes en entrant : c'étoit un Sanctuaire, et c'étoit celui de l'Amour! Il s'empara de nous, nos genoux fléchirent. Il ne nous resta de force que celle que donne ce Dieu. Nos bras défaillans s'enlacèrent, et nous allâmes tomber, sans le moindre projet, sur un canapé qui occupoit une partie du Temple. La lune se couchoit, et le dernier de ses rayons emporta bientôt le voile d'une pudeur qui, je crois, devenoit importune. Tout se confondoit dans les ténèbres. La main qui vouloit me repousser sentoit battre mon cœur; on vouloit me fuir, on retomboit plus attendrie. Nos âmes se rencontroient, se multiplioient; il en naissoit une de chacun de nos baisers.... Quand l'i-

vresse de nos sens nous eut rendus à nous-mêmes, nous ne pouvions retrouver l'usage de la voix, et nous nous entretenions dans le silence par le langage de la pensée. Elle se réfugioit dans mes bras, cachoit sa tête dans mon sein, soupiroit et se calmoit à mes caresses; elle s'affligeoit, se consoloit et demandoit de l'amour pour tout ce que l'amour venoit de lui ravir.

Cet amour, qui l'effrayoit dans un autre instant, la rassuroit dans celui-ci. Si d'un côté on veut donner ce qu'on a laissé prendre, on veut de l'autre recevoir ce qu'on a dérobé; et, de part et d'autre, on se hâte d'obtenir une seconde victoire, pour s'assurer de sa conquête.

Tout ceci avoit été un peu brusqué.

Nous sentîmes notre faute. Nous reprîmes ce qui nous était échappé, avec plus de détail. Trop ardent, on est moins délicat. On court à la jouissance, en confondant tous les délices qui la précèdent. On arrache un nœud, on déchire une gaze. Partout la volupté marque sa trace, et bientôt l'idole ressemble à la victime.

Plus calmes, l'air nous parut plus pur, plus frais. Nous n'avions pas entendu que la rivière, qui baignoit les murs du pavillon, rompoit le silence de la nuit par un murmure doux qui sembloit d'accord avec la tendre palpitation de nos cœurs. L'obscurité étoit trop grande pour laisser distinguer aucun objet; mais, à travers le crêpe transparent d'une belle nuit d'été, notre imagination faisoit, d'une île qui

étoit devant notre pavillon, un lieu enchanté. La rivière nous paroissoit couverte d'Amours qui se jouoient dans les flots. Jamais les forêts de Gnide n'ont été si peuplées d'Amans que nous en peuplions l'autre rive. Il n'y avoit pour nous dans la Nature que des couples heureux, et il n'y en avoit point de plus heureux que nous. Nous aurions défié Psyché et l'Amour. J'étois aussi jeune que lui : elle me paroissoit aussi charmante qu'elle. Plus abandonnée, elle me sembla plus ravissante encore. Chaque moment me livroit une beauté. Le flambeau de l'Amour me l'éclairoit par les yeux de l'âme, et le plus sûr des sens confirmoit mon bonheur. Quand la crainte est bannie, les caresses cherchent les caresses. Elles s'appellent plus tendrement : on ne veut plus qu'une faveur

soit ravie. Si l'on diffère, c'est raffinement. Le refus est timide, et n'est qu'un tendre soin. On désire, on ne voudroit pas; c'est l'hommage qui plaît.... le désir flatte.... l'âme est exaltée.... on adore.... on ne cédera point.... on a cédé.

Ah! me dit-elle, avec un son de voix céleste, sortons de ce dangereux séjour; sans cesse les désirs s'y reproduisent, et l'on est sans force pour leur résister. Elle m'entraîne.

Nous nous éloignons à regret; elle tournoit souvent la tête : une flamme divine sembloit briller sur le parvis : Tu l'as consacré pour moi, me disoit-elle. Qui sauroit jamais y plaire comme toi ? Comme tu sais aimer! qu'elle est heureuse! — Qui donc, m'écriai-je avec

étonnement ? Ah ! si je dispense le bonheur, à quel être dans la nature pouvez-vous porter envie ! Nous passâmes devant le banc de gazon, et nous nous arrêtâmes involontairement et avec une de ces émotions muettes qui signifient beaucoup.— Quel espace immense, me dit-elle alors, entre ce lieu-ci et celui que nous venons de quitter! Mon âme est si pleine de mon bonheur, qu'à peine puis-je me rappeller que j'ai pu vous résister. Je ne sentis point d'abord tout ce que ces mots renfermoient d'obligeant, et à quoi leur sens m'engageoit. Eh bien ! lui dis-je, verrai-je se dissiper ici tout le charme dont mon imagination étoit remplie là-bas ? Ce lieu me sera-t-il toujours fatal ? — En est-il qui puisse te l'être encore quand je suis avec toi ? — Oui, sans doute, puisque je suis aussi malheureux dans celui-ci que je

viens d'être heureux dans l'autre. L'amour vrai veut des gages multipliés ; il croit n'avoir rien obtenu tant qu'il lui reste quelque chose à obtenir. — Encore... Non, je ne puis permettre.... Non, jamais... Et elle me faisoit toutes ces défenses-là d'un ton à n'être point obéie : ce que j'interprétois en perfection.

Je prie le lecteur de se ressouvenir que j'ai à peine vingt-cinq ans, et que les faits de cet âge n'engagent personne. Cependant la conversation changea d'objet ; elle devint moins sérieuse. On osa même plaisanter sur les plaisirs de l'amour, l'analyser, en séparer le moral, le réduire au simple, et prouver que les faveurs n'étoient que du plaisir ; qu'il n'y avoit d'engagements réels (philosophiquement parlant) que ceux que l'on

contractoit avec le Public, en le laissant pénétrer dans nos secrets, et en commettant avec lui quelques indiscrétions. Quelle nuit délicieuse, dit-elle, nous venons de passer par l'attrait seul de ce plaisir, notre guide et notre excuse! Si des raisons, je le suppose, nous forçoient à nous séparer demain, notre bonheur ignoré de toute la nature ne nous laisseroit, par exemple, aucun lien à dénouer. Quelques regrets, dont un souvenir agréable seroit le dédommagement..... et puis, au fait, du plaisir, sans toutes les lenteurs, le tracas et la tyrannie des procédés d'usage.

Nous sommes tellement *machines* (et j'en rougis), qu'au lieu de toute la délicatesse qui me tourmentoit avant la scène qui venoit de se passer, j'entrois au moins pour moitié dans la hardiesse

de ces principes ; je les trouvois sublimes, et je me sentois déjà une disposition très-prochaine à l'amour de la liberté.

La belle nuit, me disoit-elle, les beaux lieux ! Il y a huit ans que je les avois quittés ; mais ils n'ont rien perdu de leurs charmes ! ils viennent de reprendre pour moi tous ceux de la nouveauté. Nous n'oublierons jamais ce cabinet, n'est-il pas vrai ? Le château en recèle un plus charmant encore ; mais on ne peut rien vous montrer : vous êtes comme un enfant qui veut toucher à tout ce qu'il voit, et qui brise tout ce qu'il touche. Un mouvement de curiosité, qui me surprit moi-même, me fit promettre de n'être que ce que l'on voudroit. Je protestai que j'étois devenu bien raisonnable. On changea

de propos. Madame de T*** aimoit mieux les raisons que la raison. Cette nuit, dit-elle, me paroîtroit complettement agréable, si je ne me faisois un reproche. Je suis fâchée, vraiment fâchée, de ce que je vous ai dit de la Comtesse. Ce n'est pas que je veuille me plaindre de vous. Vous vous êtes conduit aussi *décemment* qu'il soit possible. La nouveauté pique, vous m'avez trouvée aimable, et j'aime à croire que vous étiez de bonne foi; mais l'empire de l'habitude est si long à détruire, que je sens moi-même que je n'ai pas ce qu'il faut pour en venir à bout. J'ai d'ailleurs épuisé tout ce que le cœur a de ressources pour enchaîner. Que pourriez-vous espérer maintenant près de moi? Que pourriez-vous désirer! Et que devient-on avec une femme, sans le désir et l'espérance

Je vous ai tout prodigué : à peine peut-être me pardonnerez-vous un jour des plaisirs qui, après le moment de l'ivresse, nous abandonnent à la sévérité des réflexions. A propos, dites-moi donc, comment avez-vous trouvé mon mari ? assez maussade, n'est-il pas vrai ? Le régime n'est point aimable ; je ne crois pas qu'il vous ait vu de sang froid ; notre amitié lui deviendroit suspecte. Il faudra ne pas prolonger ce premier voyage ; il prendroit de l'humeur..... Dès qu'il viendra du monde, (et sans doute il en viendra)..... D'ailleurs vous avez aussi vos ménagemens à garder..... Vous vous souvenez de l'air de Monsieur, hier en nous quittant ?..... Elle vit l'impression que me faisoient ces dernières paroles, et ajouta tout de suite : Il étoit plus gai, lorsqu'il fit arranger, avec tant de re-

cherche, le cabinet dont je vous parlois tout-à-l'heure. C'étoit avant mon mariage; il tient à mon appartement. Il n'a jamais été pour moi qu'un témoignage.... des ressources artificielles dont M. de T*** avoit besoin de fortifier son sentiment, et du peu de ressort que je donnois à son âme.

C'est ainsi que par intervalle elle excitoit ma curiosité sur ce cabinet. Il tient à votre appartement, lui dis-je; quel plaisir d'y venger vos attraits offensés, de leur y restituer les vols qu'on leur a faits! On trouva ceci d'un meilleur ton. Ah! lui dis-je, si j'étois choisi pour être le héros de cette vengeance, si le goût du moment pouvoit faire oublier et réparer les langueurs de l'habitude.... Elle saisit, avec une intelligence très-prompte ce que

je voulois dire, et plus surprise que fâchée, elle reprit : — Si vous me promettiez d'être sage.... Il faut l'avouer, je ne me sentois pas encore toute la ferveur, toute la dévotion qu'il falloit pour visiter les saints lieux; mais j'avois beaucoup de curiosité : ce n'étoit plus Madame de T*** que je désirois, c'étoit le cabinet. Nous étions rentrés. Les lampes des escaliers et des corridors étoient éteintes; nous errions dans un dédale. La maîtresse même du château en avoit oublié les issues; enfin nous arrivâmes à la porte de son appartement, de cet appartement qui renfermoit ce réduit si vanté. Qu'allez-vous faire de moi? lui dis-je, que voulez-vous que je devienne? Me renverrez-vous ainsi seul dans l'obscurité? m'exposerez-vous à faire du bruit, à nous déceler, à nous trahir, à vous perdre?

Cette raison lui parut sans réplique. — Vous me promettez donc.... — Tout.... tout au monde. On reçut mon serment avec l'espérance, bien entendu, que j'étois encore très-capable d'être parjure. Nous ouvrîmes doucement la porte : nous trouvâmes deux femmes endormies, l'une jeune, l'autre plus âgée. Cette dernière étoit celle de confiance ; ce fut elle qu'on éveilla. On lui parla à l'oreille. Bientôt je la vis sortir par une porte secrète artistement fabriquée dans un lambris de la boiserie. Moi, je m'offris à remplir l'office de la femme qui dormoit ; on accepta mes services : on se débarrassa de tout ornement superflu. Un simple ruban retenoit tous les cheveux, qui s'échappèrent en boucles flottantes. On y ajouta seulement une rose que j'avois cueillie dans le jardin et que je tenois

encore par distraction; une robe ouverte remplaça tous les autres ajustements. Il n'y avoit pas un nœud à toute cette parure; je trouvai Mme de T*** plus belle que jamais. Un peu de fatigue avoit appesanti ses paupières, et donnoit à ses regards une langueur plus intéressante, une expression plus douce. Le coloris de ses lèvres, plus vif que de coutume, relevoit l'émail de ses dents, et rendoit son sourire plus voluptueux. Des rougeurs éparses çà et là relevoient la blancheur de son teint et en attestoient la finesse. Ces traces du plaisir m'en rappeloient la jouissance. Enfin elle me parut, à la lumière, plus séduisante encore que mon imagination ne se l'étoit peinte dans nos plus doux moments. Le lambris s'ouvrit de nouveau, et la discrète confidente disparut.

Près d'entrer, on m'arrêta : Souvenez-vous, me dit-on gravement, que vous serez censé n'avoir jamais vu ni même soupçonné l'asyle où vous allez être introduit. Point d'étourderie, je suis tranquille sur le reste. — La discrétion est ma vertu favorite : on lui doit bien des instants de bonheur.

Tout cela avoit l'air d'une initiation. On me fit traverser un petit corridor obscur en me conduisant par la main. Mon cœur palpitoit comme celui d'un jeune prosélyte que l'on éprouve avant la célébration des grands mystères. — Mais votre Comtesse? me dit-elle en s'arrêtant.... J'allois répliquer, les portes s'ouvrirent : l'admiration intercepta ma réponse. Je fus étonné, ravi; je ne sais plus ce que je devins, et je commençai de bonne foi à croire à

l'enchantement. La porte se referma, et je ne distinguai plus par où j'étois entré. Je ne vis plus qu'un bosquet aérien qui, sans issue, sembloit ne tenir et ne porter sur rien; enfin je me trouvai comme dans une vaste cage entièrement de glaces, sur lesquelles les objets étoient si artistement peints, qu'elles produisoient l'illusion de tout ce qu'elles représentoient. On ne voyoit intérieurement aucune lumière. Une lueur douce et céleste y penétroit selon le besoin que chaque objet avoit d'être plus ou moins aperçu. Des cassolettes exhaloient les plus agréables parfums; des chiffres et des trophées déroboient aux yeux la flamme des lampes qui éclairoient d'une manière magique ce lieu de délices. Le côté par où nous entrâmes représentoit des portiques en treillages ornés de fleurs,

et des berceaux dans chaque enfoncement. D'un autre côté, on voyoit la statue de l'Amour distribuant des couronnes; devant cette statue étoit un autel sur lequel on voyoit briller une flamme; au bas de cet autel, une coupe, des couronnes et des guirlandes. Un temple d'une architecture légère achevoit d'orner ce côté : vis-à-vis étoit une grotte sombre. Le Dieu du mystère veilloit à l'entrée. Le parquet, couvert d'un tapis *pluché,* imitoit un épais gazon. Au haut du plafond, des Amours suspendoient des guirlandes qui se jouoient négligemment. Le quatrième côté, qui répondoit aux portiques, étoit un dais sous lequel s'accumuloit une quantité de carreaux, avec un baldaquin soutenu par des Amours.

Ce fut là qu'alla se jeter nonchalam-

ment la Reine de ce lieu. Je tombai à ses pieds : elle se pencha vers moi, elle tendit les bras, et dans l'instant, grâce à ce groupe répété dans tous ses aspects, je vis cette île toute peuplée d'amans heureux.

Les désirs se reproduisent par leur image. Laisserez-vous, lui dis-je, ma tête sans couronne ? Si près du trône, pourrai-je éprouver des rigueurs ? pourriez-vous y prononcer un refus ? — Et vos sermens, me répondit-elle en se levant. — J'étois un mortel quand je les fis ; vous m'avez fait un Dieu : vous adorer, voilà mon seul serment. — Venez, me dit-elle, l'ombre du mystère doit cacher ma foiblesse ; venez..... En même temps elle s'approcha de la grotte. A peine en avions-nous franchi l'entrée, que je ne sais quel ressort, adroitement

ménagé, nous entraîna. Portés par le même mouvement, nous tombâmes mollement renversés sur un monceau de coussins. L'obscurité régnoit avec le silence dans ce sanctuaire. Nos soupirs nous tinrent lieu de langage. Plus tendres, plus multipliés, plus ardens, ils étoient les interprètes de nos sensations, ils en marquoient les degrés, et le dernier de tous, quelque tems suspendu, nous avertit que nous devions rendre grâce à l'Amour. Nous sortîmes de la grotte pour aller lui porter notre hommage. La scène avoit changé. Au lieu du Temple et de la statue de l'Amour, c'étoit celle du Dieu des Jardins. (Le même ressort qui nous avoit fait entrer dans la grotte, avait produit ce changement, en retournant la figure de l'Amour, et en renversant l'autel). Nous avions aussi quelques grâces à rendre

à ce nouveau Dieu. Nous marchâmes à son Temple, et il put lire dans mes yeux que j'étois digne encore de me le rendre propice. La Déesse prit une couronne qu'elle me posa sur la tête, et me présenta une coupe, où je bus à pleins flots le nectar des Dieux.

Hé bien ! me dit, après quelques momens, la Fée de ce séjour, en soulevant à peine ses beaux yeux humides de volupté, aimerez-vous jamais la Comtesse autant que moi ? — J'avois oublié, lui répondis-je, que je dusse jamais retourner sur la terre. Elle sourit, fit un signe, et tout disparut..... Sortez bien vite, me dit en entrant la confidente, il fait grand jour, on entend déjà du bruit dans le château.

Tout m'échappe avec la même rapi-

dité que le réveil détruit un songe, et je me trouvai dans le corridor avant d'avoir pu reprendre mes sens. Je voulois regagner ma chambre, mais où l'aller prendre ? Toute information me dénonçoit, toute méprise étoit une indiscrétion. Le parti le plus prudent me parut de descendre dans le jardin, où je résolus de rester jusqu'à ce que je pusse rentrer avec vraisemblance d'une promenade du matin. La fraîcheur et l'air pur de ce moment calmèrent par degrés mon imagination, et en chassèrent le merveilleux. Au lieu d'une nature enchantée, je ne vis qu'une nature naïve. Je sentois la vérité rentrer dans mon âme, mes pensées naître sans trouble, et se suivre avec ordre : je respirois. Je n'eus rien de plus pressé alors que de me demander si j'étois l'amant de celle que je venois de quitter, et je

fus bien surpris de ne savoir que me répondre. Qui m'eût dit hier à l'Opéra que je pourrois aujourd'hui me faire cette question-là ? Moi, qui croyois savoir qu'elle aimoit éperdument, et depuis deux ans, le Marquis de...., moi, qui me croyois tellement épris de la Comtesse, qu'il devoit m'être impossible de lui devenir infidèle ! Quoi ! hier ! Madame de T***, est-il bien vrai ? Auroit-elle rompu avec le marquis ? m'a-t-elle pris pour lui succéder, ou seulement pour le punir ? Quelle aventure ! quelle nuit ! et je m'interrogeois pour savoir si je ne rêvois pas encore. Je m'étois assis, et ne cessant de raisonner avec moi-même, je ne savois trop à quoi me fixer ; je soupçonnois, je doutois, puis j'étois persuadé, convaincu, et puis, je ne croyois plus rien. Tandis que je flottois dans ces incertitudes,

j'entendis du bruit près de moi ; je levai les yeux, me les frottai ; je ne pouvois croire.... c'étoit.... qui?.... le Marquis. — Tu ne m'attendois pas si matin, n'est-il pas vrai? Eh bien! comment cela s'est-il passé? — Tu savois donc que j'étois ici, lui demandai-je? — Oui vraiment; on me le fit dire hier au moment de votre départ. As-tu bien joué ton personnage? le Mari a-t-il trouvé ton arrivée bien ridicule? quand te renvoye-t-on? J'ai pourvu à tout: je t'amène une bonne chaise qui sera à tes ordres. C'est à charge d'autant. Il falloit un Écuyer à Madame de T***, tu lui en as servi, tu l'as amusée sur la route; c'est tout ce qu'elle vouloit, et ma reconnoissance... — Oh! non, non, je sers avec générosité, et dans cette occasion, Madame de T*** pourroit te dire que j'y ai mis un zèle au-

dessus des pouvoirs de ta reconnoissance.

Il venoit de débrouiller le mystère de la veille, et de me donner la clef du reste. Je sentis dans l'instant mon nouveau rôle. Chaque mot étoit en situation, et me donnoit envie de rire. Au fait, il étoit difficile de ne pas trouver très-plaisant tout ce qui s'étoit passé. — Mais pourquoi venir si tôt ? dis-je au Marquis : il me semble qu'il eût été plus prudent.... — Tout est prévu : c'est le hasard qui semble me conduire ici ; je suis censé revenir d'une campagne voisine. Madame de T*** ne t'a donc pas mis au fait ? Je lui veux du mal de ce défaut de confiance, après ce que tu faisois pour nous. — Elle avoit sans doute ses raisons, et peut-être, si elle eût parlé, n'aurois-je pas joué si

bien mon personnage. — Cela, mon cher, a donc été bien plaisant ? Conte-moi tous les détails.... conte donc. — Ah !.... un moment. Je ne savois pas que tout ceci étoit une Comédie, et, bien que je sois pour quelque chose dans la Pièce.... — Tu n'avois pas le beau rôle. — Va, va, rassure-toi ; il n'y a point de mauvais rôles pour de bons Acteurs. — J'entends : tu t'en es bien tiré. — Merveilleusement ! — Et Madame de T*** ? — Sublime ! elle a tous les genres. — Conçois-tu qu'on ait pu fixer cette femme-là ? Cela m'a donné de la peine ; mais j'ai amené son caractère au point que c'est peut-être la femme de Paris sur la fidélité de laquelle il y a le plus à compter. — C'est bien voir les choses. — C'est mon talent à moi ; toute son inconstance n'étoit que frivolité, dérèglement d'imagination : il

falloit s'emparer de cette âme-là. — C'est le bon parti. — N'est-il pas vrai? Tu n'as pas d'idée de la force de son attachement pour moi : au fait, elle est charmante, tu seras forcé d'en convenir. Entre nous, je ne lui connois qu'un défaut, c'est que la Nature, en lui donnant tout, lui a refusé cette flamme divine qui met le comble à tous ses bienfaits; elle fait tout naître, tout sentir, et elle n'éprouve rien; c'est un marbre. — Il faut t'en croire sur ta parole, car moi, je ne puis.... Mais sais-tu que tu connois cette femme-là comme si tu étois son mari; vraiment c'est à s'y tromper, et si je n'eusse pas soupé hier avec le véritable... — A propos, a-t-il été bien bon? — Jamais on n'a été plus mari que cela. — Oh! la bonne aventure! Mais tu n'en ris pas assez à mon gré! Tu ne sens donc

pas tout le comique de ce qui t'arrive? Conviens que le théâtre du monde offre des choses bien étranges, qu'il s'y passe des scènes bien divertissantes. Rentrons; j'ai de l'impatience d'en rire avec Madame de T***. Il doit faire jour chez elle; j'ai dit que j'arriverois de bonne heure. Décemment il faudroit commencer par le mari; viens chez toi, je veux remettre un peu de poudre. On t'a donc bien pris pour un amant? — Tu jugeras de mes succès par la réception qu'on va me faire. Il est neuf heures; allons de ce pas chez Monsieur. Je voulois éviter mon appartement, et pour cause. Chemin faisant, le hasard m'y amena; la porte, restée ouverte, nous laissa voir mon valet de chambre qui dormoit dans un fauteuil; une bougie expiroit près de lui. En s'éveillant au bruit, il présente

étourdiment ma robe de chambre au Marquis, en lui faisant quelques reproches sur l'heure à laquelle il rentroit; j'étois sur les épines. Mais le Marquis étoit si disposé à s'abuser, qu'il ne vit rien en lui qu'un rêveur qui lui apprêtoit à rire. Je donnai mes ordres pour mon départ à mon homme, qui ne savoit ce que tout cela vouloit dire, et nous passâmes chez Monsieur. Vous imaginez bien qui fut accueilli? ce ne fut pas moi, c'est dans l'ordre. On fit à mon ami les plus grandes instances pour s'arrêter; on voulut le conduire chez Madame, dans l'espérance qu'elle le détermineroit. Quant à moi, on n'osoit, disoit-on, me faire la même proposition, car on me trouvoit trop abattu pour douter que l'air du pays ne me fût pas vraiment funeste. En conséquence, on me conseilla de regagner la

ville. Le Marquis m'offrit sa chaise ; je l'acceptai. Tout alloit à merveille, et nous étions tous contens. Je voulois cependant voir encore Madame de T***; c'étoit une jouissance que je ne pouvois me refuser. Mon impatience étoit partagée par mon ami, qui ne concevoit rien à ce sommeil, et qui étoit bien loin d'en pénétrer la cause. Il me dit en sortant de chez M. de T*** : Cela n'est-il pas admirable ? Quand on lui auroit communiqué ses répliques, auroit-il pu mieux dire ? Au vrai, c'est un fort galant homme, et, tout bien considéré, je suis très-aise de ce raccommodement. Cela fera une bonne maison, et tu conviendras que, pour en faire les honneurs, il ne pouvoit mieux choisir que sa femme. (Personne n'étoit plus que moi pénétré de cette vérité.) Quelque plaisant que cela soit,

mon cher, *motus;* le mystère devient plus essentiel que jamais. Je saurai faire entendre à Madame de T*** que son secret ne sauroit être en de meilleures mains. — Crois, mon ami, qu'elle compte sur moi, et, tu le vois, son sommeil n'en est point troublé. — Oh! il faut convenir que tu n'as pas ton second pour endormir une femme. — Et un Mari, mon cher, un Amant même au besoin. On avertit enfin qu'on pouvoit entrer chez Mme de T***. Nous nous y rendîmes avec empressement.

Je vous annonce, Madame, dit en entrant notre causeur, vos deux meilleurs amis. — Je tremblois, me dit Mme de T***, que vous ne fussiez parti avant mon réveil, et je vous sais gré d'avoir senti le chagrin que cela m'auroit fait. Elle nous examinoit l'un

et l'autre; mais elle fut bientôt rassurée par la sécurité du Marquis, qui continua de me plaisanter. Elle en rit avec moi autant qu'il le falloit pour me consoler, sans se dégrader à mes yeux; adressa à l'autre des propos tendres, à moi d'honnêtes et *décents;* elle badina et ne plaisanta point. Madame, dit le Marquis, il a fini son rôle aussi bien qu'il l'avoit commencé. Elle répondit gravement : J'étois sûre du succès de tous ceux qu'on confieroit à Monsieur. Il lui raconta ce qui venoit de se passer chez son mari; elle me regarda, m'approuva, et ne rit point. Pour moi, dit le Marquis, qui avoit juré de ne plus finir, je suis enchanté de tout ceci : c'est un ami que nous nous sommes fait, Madame. Je te le répète encore, notre reconnoissance.... — Eh! Monsieur, dit Mme de T***,

brisons là-dessus, et croyez que j'ai senti tout ce que je dois à Monsieur.

On annonça M. de T***, et nous nous trouvâmes tous en situation. M. de T*** m'avoit persiflé et me renvoyoit; mon ami le dupoit et se moquoit de moi; je le lui rendois, tout en admirant Mme de T***, qui nous jouoit tous, sans rien perdre de la dignité de son caractère.

Après avoir joui quelques instans de cette scène, je sentis que celui de mon départ étoit arrivé. Je me retirois; Mme de T*** me suivit, feignant de vouloir me donner une commission : Adieu, Monsieur; je vous dois bien des plaisirs, mais je vous ai payé d'un beau rêve. Dans ce moment, votre amour vous rappelle, et celle qui en

est l'objet en est digne. Si je lui ai dérobé quelques transports, je vous rends à elle plus tendre, plus délicat et plus sensible.... Adieu! encore une fois : vous êtes charmant.... Ne me brouillez pas avec la Comtesse. Elle me serra la main, et me quitta.

Je montai dans la voiture qui m'attendoit. Je cherchai bien la morale de toute cette aventure, et.... je n'en trouvai point.

PAR M. D. G. O. D. R.

ENSEMBLE

DES

ORNEMENTS

DANS LE STYLE LOUIS XVI

8

Marillier inv.
Duparc sc.

TABLE

Notice. 1

Point de Lendemain, conte 1

Ensemble des ornements. 61

SCIENTIA DUCE
IL

Achevé d'imprimer

SUR LES PRESSES DE MOTTEROZ

Rue du Dragon, 31, à Paris

Le 10 Août 1876

PETITE COLLECTION IN-18 ELZEVIRIEN

Papier de Hollande, titres en rouge et noir

SINISTRARI (R. P.). *De la Démonialité* et des animaux *Incubes et Succubes ;* publié d'après le manuscrit original découvert à Londres en 1872, et traduit du Latin par ISIDORE LISEUX, avec le texte en regard. 5 fr.

ULRICH DE HUTTEN. *Julius,* Dialogue entre Saint Pierre et le Pape Jules II à la porte du Paradis (1515); traduction nouvelle par EDMOND THION, texte Latin en regard. 3 fr. 50

LUTHER. *La Conférence entre Luther et le Diable* au sujet de la messe, racontée par Luther lui-même; traduction nouvelle par ISIDORE LISEUX, texte Latin en regard. 4 fr.

THÉODORE DE BÈZE. *Épître de Maître Benoît Passavant au Président Lizet,* où il lui rend compte de sa mission à Genève et de ses conversations avec les Hérétiques ; traduite pour la première fois du Latin macaronique de Théodore de Bèze par ISIDORE LISEUX, avec le texte en regard. . . . . 3 fr. 50

PASSEVENT PARISIEN respondant à Pasquin Romain : De la vie de ceux qui sont allez demourer à Genève : faict en forme de Dialogue (1556). 3 fr. 50

LES ECCLÉSIASTIQUES DE FRANCE, leur nombre, celuy des Religieux et Religieuses, ce dont ils subsistent et à quoy ils servent (*Opuscule anonyme au* XVII*e siècle*) . . . . . 2 fr.

REMONSTRANCE AUX FRANÇOIS, pour les induire à vivre en paix à l'advenir (1576) . . . . . 1 fr.

LA MOTHE LE VAYER. *Hexaméron rustique,* ou les six Journées passées à la campagne entre des personnes studieuses ; avec la clef des personnages. 3 fr. 50

LA MOTHE LE VAYER. *Soliloques sceptiques.* 2 fr. 50

POGGE. *Les Bains de Bade* au XV*e* siècle. . . . . 2 fr.

HENRI ESTIENNE. *La Foire de Francfort* [Exposition universelle et permanente au XVI*e* siècle]; traduit pour la première fois par ISIDORE LISEUX, texte Latin en regard. . . 4 fr.

JOACHIM DU BELLAY. *Divers Jeux rustiques.* 3 fr. 50

JOACHIM DU BELLAY. *Les Regrets.* . . . 3 fr. 50

Catalogues à prix marqués de Livres choisis, rares et curieux, anciens et modernes (envoi franco sur demande).

Paris. — Typographie Motteroz, 31, rue du Dragon.

513233

G